

Le rapatriement de la poésie

Pierre de Grandpré

Volume 6, numéro 4 (34), juillet-août 1964

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30284ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

de Grandpré, P. (1964). Compte rendu de [Le rapatriement de la poésie].
Liberté, 6(4), 306-314.

PIERRE DE GRANDPRE

Le rapatriement de la poésie

Nous avons, au Canada français, des poètes authentiques. Nous avons une poésie qui évolue, qui se transforme, qui a une histoire. Elle n'était pas la même il y a un demi-siècle, il y a vingt ans, il y a dix ans, et aujourd'hui. Je ne pense pas ramasser des évidences. Il n'allait pas de soi que certaines heureuses surprises allaient donner naissance à un courant soutenu, amplifié. Et la haute qualité où se maintient à présent le meilleur de cette poésie est un signe. Il y faut voir le phénomène le plus rassurant dont nous disposions quant au destin, encore hésitant, d'autres territoires de notre littérature.

Si la poésie va, tout finira bien par aller ! Car la poésie, quand elle est là, et pas seulement ses simulacres — nos poètes sont heureusement de plus en plus conscients de sa fonction — est la parole essentielle, démiurgique. Répétons ces notions de base, lieux-communs pour ceux qui sont de la partie, mais vérités souvent ignorées du public, ou repoussées d'instinct en raison de l'indignité de certains poètes, de leur orgueil, d'une spécialisation ou de fumisteries qui les isolent, quand ce n'est pas à cause d'ambitions vertigineuses, prométhéennes et en définitive dérisoires qui se trouvent parfois au terme de ce que Novalis appelait "le chemin qui mène vers l'intérieur". La poésie, la grande, l'inattaquable, est le langage ramassé, décanté, porté à son point ultime de concentration et de perfection, un langage privilégié qui décompose et recompose, brise avec les routines, substitue aux réalités déjà formulées les évidences naissantes, instaure l'inconnu, nous rend aux pulpeuses réalités, à cette "vraie vie" à l'écart de laquelle les connaissances conventionnelles nous maintenaient. Elle fait vivre l'esprit. Elle est cet esprit à l'état virginal, sur sa ligne de départ toujours effacée, sans cesse à reconquérir. Elle est la vision pure, celle

des enfants, des primitifs, des mystiques. C'est dire qu'elle n'échoit qu'à des âmes de qualité. A l'opposé de l'évasion à laquelle la réduisent ses détracteurs, elle est reprise de contact avec la nature, et le naturel, aptitude à "recevoir" le monde, dans la plus profonde humilité, en toute candeur, à accueillir les souffles ou les cris que dérobe la richesse du concret. C'est pourquoi les chances d'évolution d'une société, les promesses de vie qui sont en elles, peuvent se mesurer à la présence en son sein de poètes de valeur, de révélateurs du monde visible, tout comme à la qualité de ses inventeurs ou de ses réformateurs, de tous ceux qui, à un titre ou à un autre, exercent et perpétuent en elle la liberté créatrice.

Commenter la poésie, c'est d'abord la discerner, détacher de leur contexte — et parfois d'un contexte de scories — les alliages de mots où elle s'est le mieux manifesté; c'est dire le choc ressenti, tenter de cerner le sens nouveau qu'elle imprime à notre vision des choses. Par elle, un homme a tenté de se donner sens, de s'unifier, de lier le monde extérieur et son tyrannique chaos d'événements, à sa vie intérieure. Mais il l'a fait, plein à la fois de malaise vital et de sereine confiance dans son instrument d'art, à travers une combustion verbale chargée de significations. Il ne s'agit pas d'un sens logique, linéaire, réductible à l'expérience commune, et c'est pourquoi l'attitude scrutatrice est tenue à la modestie. Une fois admis, avec Novalis, que "la critique de la poésie est une absurdité", que la poésie échappe aux instruments de mesure naturels d'une lecture humaniste, c'est-à-dire avide de cohérence à l'intérieur même du prodige et de la fête, il reste que l'on peut s'efforcer de la savourer sur le plan affectif et visoinnaire qui est le sien, tenter d'en pénétrer les plus apparents secrets, se permettre même de situer sa passivité illuminée et re-créatrice dans certaines circonstances de milieu, d'histoire et de culture.

Depuis ces précaires digues contre l'agonie que sont les systèmes, jusqu'à la vérité même des choses, le chemin est le même qui va du silence de la poésie à la naissance de la parole. Il y a huit ou dix ans et jusqu'à une date assez récente, un certain ton quasi-obligé de désolation régnait sur notre poésie. A part quelques singuliers météorites comme Jacques Godbout nous parlant des décors de carton-pâte ou des pavés secs des villes livrées, au XXe siècle, à "la chaude loi des hommes", ou

Fernand Ouellette traduisant, dans "Séquences de l'aile", une angoisse très générale liée à la civilisation moderne, nos poètes chantaient tous, pour l'enchanter, c'est-à-dire pour l'exorciser, un même mal, le vôtre, le mien, celui de leur infortune, de leur humiliation, de leur délaissement. Les titres parlent d'eux-mêmes : "Présence de l'absence", "Le tombeau des rois", "Le vierge assassiné", "Le ciel fermé", "Fuites intérieures", "Le défaut des ruines est d'avoir des habitants", "A glaise fendre", "Du centre de l'eau", "Géôles"... C'était une révolte unanime contre le milieu, un appel à plus d'humanité, le recours aux images et à la vérité entrevues dans l'enfance. Rina Lasnier, Anne Hébert, Paul-Marie Lapointe, Claude Fournier, André-Pierre Boucher, Maurice Beaulieu, Jean-Paul Filion, Michèle Lalonde appelaient tous, comme Réginald Boisvert, "le Temps de vivre". En attendant, leurs thèmes et souvent leur manière prolongeaient ceux de Saint-Denys-Garneau ou d'Alain Grandbois : ils nous parlaient d'enlèvement, d'asphyxie, de débâcle et, d'un gris de petit crachin à un noir bitumineux, rachetaient, de mots aigus, les tonnes de nostalgie, de solitude, de désespoir, de sentiment d'impuissance et de mort lente alors liés, comme ils nous l'ont appris, à la condition canadienne-française. Cette poésie, là où elle excelle, demeurera comme l'irremplaçable témoignage d'une génération; elle fut la voix douloureuse d'une crise de croissance.

Mais déjà, par delà la plainte à certains moments un peu grêle, ou monotone, ou complaisante, une sorte de génie robuste travaillait en sous-oeuvre. "Le voyageur s'enlise dans les jours que nous vivons", disait Roland Giguère, l'un des plus originaux parmi ces poètes; mais son *Miror*, déchiqueté, "déshydraté" n'en essayait pas moins de gravir sa montagne. Réginald Boisvert nous parlait de l'enfance qui "mange sans faim — et rend mal — l'arbre de sa vie"; mais il annonçait : "Ce qui rend l'âme — c'est la frayeur — enfant de ville", et : "Le désespoir est l'arme la plus sûre à crever les parois du malheur". Nous étions, disait Jean-Paul Filion, "l'homme muselé — le chien carrousel — le détenu de la brousse civilisée", nous avions "la peur de parler trop haut et trop fort"; mais "Derrière le rideau de famille", — "les enfants prenaient peu à peu la garde du monde"; ils allaient briser "l'oeuf puant de l'a-mertume". C'est l'appel qui se lisait encore dans les poèmes

d'André-Pierre Boucher : "S'en aller vers la fabuleuse réalité — Des mêmes choses reconquises."

Cette poésie était courageuse dans le sens que, attentive aux leçons du surréalisme et à peu près tout entière fondée sur des juxtapositions d'images-symboles, elle se refusait à épouser, à un niveau viscéral, le désordre et le néant des choses. Loin de s'orienter vers une désintégration et un émiettement de la personne — sauf en d'occasionnelles tentatives comme celle de Claude Gauvreau dans "Sur fil métamorphose", — mais c'était alors bousculer les formes et vociférer une protestation pure, dans la lignée du "Refus global", — elle ne rapportait "de l'informe", selon le conseil de Rimbaud, que dans la mesure où il le fallait pour construire l'homme intérieur. Appuyée sur une expérience nocturne, d'instinct elle hissait celui-ci vers le demi-jour où il était loisible à chacun de communier, selon son cœur, à ses mystères. C'est ce qu'a expressément formulé l'un de ces poètes, Fernand Dumont, dans "L'Ange du matin": "Le poème ne se situe pas dans l'inconscient, mais dans la conscience. Il est l'expression d'une recherche où l'homme, loin de s'abandonner aux forces obscures de son être, essaie de les faire passer à la conscience."

A ce stade, notre poésie canadienne pouvait légitimement connaître un moment d'hésitation. Pour maintes raisons — parmi lesquelles les cataclysmes qui nous menacent et dont nous eûmes quelques avant-goûts — le tempérament moderne connaît peu cette espèce de génie olympien, constructif et revigorant qui qualifiait souvent, autrefois, les maîtres. Les sentiments de culpabilité et d'écrasement ont été éprouvés, et vivement ressentis par les poètes, ailleurs dans le monde que chez nous, s'accrochant à des points de fixation autres. La poésie a connu, en ces circonstances différentes, deux tentations : celle de sa pulvérisation; et diverses formes très hautaines, suprêmement ambitieuses et quasi-mystiques, de "silences". Que disent, en France, les jeunes poètes, parmi ceux qui vivent dans l'obsession de l'absence, de la mort et du néant avec l'espoir, de la sorte, d'y échapper ? "Les mots s'ensablent", écrit Jean Laude. "Rien n'est jamais dit, et toujours dire ce rien", voilà la mission du poète selon Roger Giroux. "La terre basse — qui parle à voix basse — me change en terre", constate André du Bouchet. Et Yves Bonnefoy donne la clef de leur singulière espérance lorsqu'il assigne à la poésie un domaine sis au delà

de la mort, du concret des décompositions et des cendres, d'une impitoyable réduction aux éléments :

*"C'est d'un bois ténébreux que la flamme s'exalte
Il te faudra franchir la mort pour que tu vives".*

Les poètes de la louange du monde et des travaux de l'homme, sont à peine moins pessimistes quant aux voies de cheminement laissées au poème. Kateb Yacine, Edouard Glissant sont tout entiers à la redécouverte du chant profond, aujourd'hui libéré, de leur race; mais Henri Pichette confie : "Quelque chose me dit que notre rôle d'imagiers touche à sa fin", et s'il ne crie pas : "Oh ! que ma quille éclate...", il n'en est pas loin : "Qu'une fois encore la poésie meure de la main des poètes !" Tellement nous avons grandi, mes frères ! que nous voici, par un chemin ou l'autre, "apoètes".

Les poètes canadiens n'ont pas grandi au point de se trouver, dans leurs rapports avec leur art, dans une pareille relation complexe, crépusculaire, pénétrée d'absolu. Au reste, leur art est aujourd'hui suffisamment ancré dans le tuf des besoins et des problèmes locaux pour qu'ils n'aillent pas, cette fois-ci, céder sans urgence intérieure à la dérive d'inspirations et de mouvements amorcés ailleurs et pour d'autres mobiles. Ils n'y ont même pas songé, et il est probable que la plupart ignorent, ou ne pratiquent qu'en témoins curieux, leurs homologues français du moment. Pourtant, à partir de semblables hantises, d'images d'impuissance, de révolte et d'absence, il était concevable que notre poésie, poursuivant un parcours parallèle, aboutit à un même repli hors de la cité des hommes, en vînt à se nourrir pareillement de sa propre substance. Ne pourrait-on pas découvrir, dans les idées et l'art d'un Pierre Trottier, certaines analogies fortuites avec les recherches de Bonnefoy ?

Bien qu'il s'agisse dans tous les cas de procédés pleinement valables pour "venir au monde" et faire venir le monde à soi, hâtons-nous de dire que notre poésie, récemment, s'est brusquement arrêtée sur les frontières de l'angélisme, qu'elle a renoncé à l'ascension bienheureuse qui l'eût absoute seule. Refusant, presque en bloc, l'ascèse de dépossession et d'épuration indéfinie du jansénisme poétique post-mallarméen, que l'on eût pu croire dans la logique de son développement, elle a cherché, et non pas fui, le profus, "l'infection de ce qui se

perd". Elle a choisi, ainsi le voulait sans doute la poussée réelle des tempéraments, de ressaisir le monde plutôt que de s'en défaire.

Ces traits nouveaux : l'instinct dynamique, l'appropriation géographique, la passion cosmique, l'on en peut déceler, sans remonter jusqu'à Alain Grandbois, de nombreuses sources dans la poésie qui s'est faite depuis dix ans. Un "nouveau Canadien", Michel van Schendel ("je me suis cogné à ta poutre Amérique") prenait allégrement à partie ses confrères du Québec, il y a six ans, dans ses "Poèmes de l'Amérique étrangère" :

*"Vous êtes trop fringués, trop peignés, plis trop secs
Vous portez des cercueils à la pochette de vos vies".*

Et il ne démodait pas, à propos du pays : "Touche sa plaie il chantera" — "Notre ville est un peuple ignorant de ses lieux" — "Nous déblayons les terrasses du froid". Il réclamait des "paroles de feu" : elles sont venues, elles étaient déjà là. Nous venions de respirer les grands coups de vent et de soleil, les fureurs adamiques et dyonisiaques du "Boréal" d'Yves Préfontaine. Gaston Miron nous parlait du "vent qui change les sorts de place la nuit", ce dont témoignaient éloquentement ses poèmes avec leurs accents jaillis du cœur, d'une splendide et mâle violence. Et il y avait longtemps, avant même "L'Homme et le Jour", que Jean-Guy Pilon pratiquait une poésie dépouillée, virile, de domination de la peur, d'amitié tellurique, d'universalisme enté sur un sol ferme, d'espérances communes. "La route n'était pas évidente, (écrivait-il dès ce moment, 1957,) et le silence que nous avons plus tard apprivoisé était notre ennemi".

Si ces poètes et ceux qui sont apparus depuis parlent toujours d'un même "mal à vivre", d'une même révolte ("mon corps naît d'aube à peine et j'ai mal", écrit Paul Chamberland dans "Terre Québec" (1), ou encore : "Le voyage est malaise"... "Je m'enfoncé plus sûr qu'un train entre les dents du malheur"), il faut noter qu'ils prennent une distance critique pour en parler. Voyez Chamberland, justement, et son horreur des "suicides blêmes" :

*"Nous ne fûmes jamais du jour
Ce peuple dort aux caveaux de la honte
...le front bas sous le ciel hurlé nous avons mené nos
chemins en forêts pour les dresser suicide sur l'autel de la
dérision..."*

Mais c'est fini. Autre chose appelle le poète : "rebrousser pas à pas le pays de nos blessures remonter le cours de notre malheur apprivoiser du moins notre maigre mort".

La crise de croissance est devenue prise de conscience :
 "... Tous ces oiseaux qui sont venus nous ficher l'aube au corps un matin ... il nous fallait ces cris d'avril

*"... Ah blé chaleur et table épaisse rituel
 des sols noirs et gras tout le ciel
 d'un jet dans nos labours
 ... NOUS rançonnerons aux cent nuits
 la TERRE QUEBEC"...*

"Recours au pays" et les "Poèmes pour maintenant", que Jean-Guy Pilon a réunis dans "Pour saluer une ville" (2), prennent *aposteri* valeur de manifeste pour des oeuvres comme "Arbres" de Paul-Marie Lapointe (3) — recueil antérieur à ces textes, — pour le somptueux "Ode au Saint-Laurent" accompagné de "J'appartiens à la terre" de Gation Lapointe (4), ou pour ce vigoureux "Terre Québec" de Chamberland. Après "vide et silence" composant chez nous "la fortune des vergers", après "la frayeur souffle écartelé", ces textes continuaient d'appeler, comme les précédentes oeuvres de Pilon, "le lien de la terre" : "inventaire de la douceur" ou "étapes armées du jour". Mais ils le faisaient avec une urgence et une gravité qui prennent aujourd'hui tout leur poids : "Nous sommes à la naissance d'un pays à reconnaître ... Dire le nom de ce pays ... Nomme les êtres et les choses par leur nom, pour savoir qui tu es." Cette "patrie prochaine", "la fleur de liberté", "la fête du soleil et du fleuve", les voici bien sur nous, par la grâce des poètes. Ce nom proclamé, "terre Québec", est-ce bien le pays dont parlait Pilon, pays "qui n'a rien d'une femme, même pas la douceur des syllabes" ? Qu'importe ! Le miracle est venu, et il n'est pas mince, car un nom "comme un signe violent" s'apprivoise, à "le répéter jusqu'à l'amour", car "nul silence ne peut amoindrir une parole", car "ce n'est pas que rêve de pays, c'est parole à inventer."

Oui, la parole essentielle, la poésie, est capitale à la racine et à la pointe de l'esprit; elle fait rejoindre l'humanité; elle est agent et signe primordial au sein de toute collectivité. Une poésie qui avait été le combat corps à corps du Moi le plus profond avec les puissances divisantes du réel, devait finir par

surmonter l'exil et la solitude qui l'avaient mise en branle, voilà ce que nous apprenons. En même temps, nous le constatons aussi, elle devait progressivement retrouver, par delà l'ellipse, le télégramme angoissé, l'aphorisme, le goût non seulement de capter mais de déployer la lumière, c'est-à-dire des formes du chant, de la scansion, non plus celles d'anciens moules toujours valables, provisoirement discrédités par trop d'"ininités sonores", mais de formes renouvelées, parentes de celles que nous avons toujours connues. Cela avait commencé chez Préfontaine, Ouellette, Pilon lui-même; et cela s'épanouit chez Chamberland, chez Gatién Lapointe avec une splendide ampleur, et jusque chez le nouveau Paul-Marie Lapointe.

Certes il y a loin du "pin vêtu de nuit, conquérant des falaises", du "Feuillez, arbres feuillant... pins noirs et beaux érables — Altiers et forts, gardez les eaux" d'Albert Ferland; ou du "chant de la feuille et du vent", de "la branche d'alisier chantant" de Nérée Beauchemin, au cri de Paul-Marie Lapointe :

*"Hommes je vous le prédis
les fleurs seront permises
les arbres paumes innombrables ouvertes à la caresse..."*

Mais voyez, d'un vers à l'autre, s'amorcer le chant :

*"j'écris arbre
arbre d'orbe en cône et de sève en lumière
racines de la pluie et du beau temps terre animée".*

Il y a bien loin aussi — toute la distance du langage profus à la rigueur — de ces vers de Louis Fréchette sur le Mississipi : "Le grand fleuve dormait couché dans la savane — L'été fécond chantait ses sauvages amours"; ou encore, de ces vers de Gonzalve Desaulniers sur les voix du golfe (vieuse tentation de nos poètes) : "Oh ! qui pourra jamais en traits ineffaçables — Fixer les rimes d'or du poème éternel — Que dit le vent, qu'écrivit la mer, que fait le ciel !", — bien loin à l'"Ode au Saint-Laurent" de Gatién Lapointe. Et pourtant, dès le premier vers, le poète nouveau, bien qu'il renonce à restaurer la rime, ne craint pas de proclamer sa connaissance et son amour des anciens rythmes : "Et je situerai l'homme où naît mon harmonie"... Il faudrait tant citer ici ! Mais on reparlera souvent, sans doute, de cette "Ode au Saint-Laurent", comme de "Terre Québec".

Ce qu'il me faut encore dire, c'est qu'il y a une pareille distance, à la fois considérable et quasi-invisible, celle de la chose "convenue" à la chose réassumée ("les mêmes choses reconquises"), — entre l'ancien patriotisme littéraire et le rapatriement d'une poésie qui est moyen de connaissance. Une poésie entreprend, pour n'obéir qu'à ses démons, dans un dépouillement et une avidité de début du monde, de mettre en communication la réalité la plus envahissante et l'âme la plus haute, de "changer la vie" et de "réinventer l'amour".

Pierre de GRANDPRE

(1) *Paul Chamberland*: "Terre Québec" Poésie canadienne, 6, Déom, 1964.

(2) *Jean-Guy Pilon*: "Pour saluer une ville", Editions Seghers, Paris, 1963.

(3) *Paul-Marie Lapointe*: "Choix de poèmes", "Arbres", Hexagone, 1960.

(4) *Gatien Lapointe*: "J'appartiens à la terre" et "Ode au Saint-Laurent", éd. du Jour, 1963.